

A photograph of a doll with a gas mask, sitting in a room that has been completely destroyed. The walls are made of wood and are peeling and broken. Debris is scattered on the floor. A window in the background shows a glimpse of the outside world. The overall scene is one of devastation and the impact of conflict on civilian life.

# Santé et environnement: même combat?

**Frank  
Verstraeten**  
Une image  
surfaite de l'aide

**Pensée  
intersectionnelle**  
Le vrai problème  
est ailleurs

**Fanny Matheusen**  
C'est avec du  
Courage que  
nous avancerons

**N°31**  
octobre  
2016

**radar** P.3

**portrait** P.7  
**Frank Verstraeten**

**savoirs du sud** P.24  
**Assane Awe**

**blog-notes** P.43  
**Fanny Matheusen**



**Spotlight**  
L'actu sous un  
autre regard P.30



**édito**

**Miguel de Clerck**  
Directeur  
Echos Communication

Lu dans son ensemble – faites-le donc ! – ce numéro propose un beau contraste : d'une part la logique institutionnelle des ONG qui tentent de se positionner sur une thématique (la santé ou l'environnement, par exemple). La fierté qui en découle peut alors être un obstacle aux complémentarités avec d'autres ONG. D'autre part, la logique individuelle à travers la voix d'Assan Awe qui fait de la connaissance une source de partage et d'humilité. Ce qui suscite deux réflexions. 1) Aucune des deux logiques, institutionnelles ou individuelle, ne peut gagner sans avoir des effets négatifs sur l'autre. La question n'est donc pas de choisir mais de conjuguer : "La science de l'association est la science mère" dirait Alexis de Tocqueville. Et 2) Parce qu'elle est composée d'humains avec des visions différentes et parce que les défis deviennent graduellement planétaires plutôt que locaux, la réalité du monde ne se résume pas à une ou deux thématiques. Abattons les cloisons et pratiquons, par exemple, la pensée intersectionnelle (voir l'outil) ou adoptons un regard critique, à l'image de Frank Verstraeten.



**Santé et  
environnement  
même combat?**

**dossier** P.14

COUVERTURE : © ENOLABRAIN - FOTOLIA

**outil** P.37  
**Pensée  
intersectionnelle**  
Le vrai problème  
est ailleurs

**Abonnez-vous gratuitement  
au magazine en cliquant ici.**

Retrouvez Echos Communication sur Internet  
[www.echoscommunication.org](http://www.echoscommunication.org)

radar.

n'GO octobre 2016

# Le Chukudu

## Photo du mois

Primitif, pensez-vous ? Pré-historique ? Améliorable ? Détrompez-vous : le **chukudu** est un moyen de transport congolais traditionnel aux avantages si nombreux qu'une camionnette moderne ne ferait pas le poids. Il est hyper robuste, facile d'entretien, super maniable et roule sans carburant. Le photographe Teun Voeten, auteur de cette photo, écrit : « Lorsque le bourgmestre de Goma a tenté de bannir le chukudu du centre-ville, la vague de protestation fut telle que ledit projet dut être rapidement enterré. Les Casques bleus des Nations unies, fervents défenseurs de l'engin, organisèrent une course de chukudus. Le premier prix était un tout nouveau chukudu, fait sur mesure. Aujourd'hui, les autorités locales reconnaissent également l'intérêt du chukudu et sa valeur dans la culture et l'identité locales. » Ou lorsque le savoir-faire local l'emporte face à l'alternative occidentale.





## Changement de regard

Berlin renforce, une fois de plus, sa réputation de ville ouverte et avant-gardiste par un geste particulier. Dans le quartier "africain" Wedding, ainsi nommé en vertu des noms de rue référant au passé colonial du pays, toutes les rues portant aujourd'hui le nom d'anciens

coloniaux seront rebaptisées à partir de 2017 d'après les opposants africains ayant milité contre le colonialisme et le racisme. Des voix se font également entendre depuis des années dans les villes françaises de Bordeaux, Le Havre, La Rochelle, Marseille, Nantes, ainsi que chez nous, à Bruxelles, pour que la lutte d'émancipation des anciennes colonies soit reconnue à travers les noms de rue. Pendant des années, des associations locales se sont battues pour qu'une place anonyme dans le

quartier de Matonge soit baptisée du nom de Patrice Lumumba. Le combat a définitivement échoué cet été, au motif que *"les Congolais n'y forment pas la seule ni la plus grande communauté d'origine étrangère"*. Cette raison fut-elle réellement l'argument décisif? La Belgique n'a eu qu'une seule colonie et, un demi-siècle après l'indépendance de celle-ci, à peine digne d'une note en bas de page, elle ne mériterait toujours pas de nom de rue?



## La culture congolaise sur toile



Plus d'informations ici

### 360° Nous avons vu pour vous

“ Découvrir une société à travers son folklore, voilà sans doute l'accès à l'altérité le plus immédiat et le plus sollicité car aussi le plus aisé. La démarche engendre des associations simples et automatiques. Ainsi, lorsque nous évoquons la culture congolaise, nous viennent immédiatement à l'esprit la musique et la danse, que nous qualifierons inmanquablement de “typiques”. Une exposition nous propose une tout autre approche, surprenante et dépassant la notion triviale de folklore, pour nous plonger dans la vie quotidienne congolaise... en peinture. Comme l'expliquent les organisateurs : « *L'univers de la peinture porte l'empreinte de la mémoire collective, comme l'illustre à merveille cette exposition présentant des tableaux réalisés entre 1968 et 2012. Portraits, paysages et peintures allégoriques y côtoient des toiles d'inspiration urbaine et historique, suscitant une réflexion critique sur la religion, la politique et les problèmes sociaux, souvent teintée d'une légère touche humoristique.* » Un autre regard sur le Congo, par les Congolais, à voir, résolument ! ”



| Vidéo du mois

## Who Wants To Be A Volunteer?

Tiré par les cheveux, caricatural et grossier: ces termes décrivent sans doute de façon appropriée ce film provocateur. Mais en dépassant les exagérations et en tentant de capter

le message sous-jacent, subsiste ceci: comment regardons-nous l'Afrique? Honnêtement? Quels sentiments évoquent en nous l'aide et la bienfaisance? Cette vidéo n'est pas

un plaidoyer contre le volontariat, mais un appel à réfléchir à nos motivations profondes et à nos représentations.

 [Voir la vidéo](#)



# Frank Verstraeten

Coordinateur de l'UCOS

“Nous véhiculons  
une image surfaite  
de l'aide.”

Prudence, créativité et authenticité font partie du lexique de Frank Verstraeten. Il déteste les interventions radicales et hâtives et prône plutôt une action critique et créative, après avoir préparé les esprits. "Oui, j'ai bien quelques chevaux de bataille", reconnaît le pédagogue.



**1957**

Nait à Wilrijk, grandi à Hoboken

**1980**

Obtient son diplôme de pédagogie à la KU Leuven

**1981-83**

Professeur dans le cadre de la formation des enseignants de l'enseignement inférieur, RD Congo

**1983-85**

Chargé de stages dans l'enseignement supérieur, VKHO, Bruxelles

**1985-1991**

A Guinée-Conakry: Coordinateur CREA, Kissindougou; collaborateur BEA, Conakry

**1991-2010**

Collaborateur éducatif et coordinateur pour diverses ONG

**2010**

Coordinateur au Centre Universitaire pour la Coopération au Développement (UCOS)

**L**ui poser des questions n'est pas vraiment nécessaire. On le sent au téléphone : les idées ne manqueront pas. Malgré un planning bien chargé, Frank Verstraeten prend le temps d'échanger ses idées sur le monde, les travaux du développement et le vivre ensemble. Verstraeten est actif sur la scène interculturelle depuis 25 ans et, après plusieurs longs séjours en Afrique et une immersion dans le monde des ONG belges, c'est avec un certain recul qu'il peut identifier quelques problèmes.

### Esprits éclairés

« En tant qu'étudiant, j'étais fasciné par la pédagogie de l'autonomie de Paulo Freire », commence-t-il. « Après des années d'ex-



“Vous ne pouvez pas raisonner les gens avec un simple esprit éclairé. Une porte enfoncée peut vous claquer au nez en un clin d'œil.”

“ La coopération au développement est le CPAS du monde. Nous devons soutenir les régions qui en ont besoin en raison du droit à l'aide, mais aussi être conscients que nous ne pouvons pas résoudre ainsi la cause du problème.

périence du terrain, je suis encore plus convaincu. Freire part du principe que nous ne devons pas libérer l'opprimé en combattant son oppresseur, mais en lui ouvrant les yeux sur sa situation, ce qui le mènera lui-même à l'action. De nombreux opprimés acceptent leur sort car ils considèrent cela normal. Cette idée fondamentale a souvent été négligée dans les politiques de développement. C'est pour cela que l'on est souvent déçus par l'avancée lente de projets tels que l'émancipation des femmes. Lorsque je travaillais au Congo, une collègue a essayé de montrer aux jeunes filles qu'elles devaient se révolter contre les hommes qui les opprimaient. Un jour, elles se sont déshabillées et ont fait semblant de s'offrir aux garçons, tandis que ceux-ci les encerclaient en braillant. Leur message à la coopérante était : *"Nous n'avons pas besoin de vos idées"*. J'ai alors compris que vous ne pouvez pas raisonner les gens avec un simple esprit "éclairé". C'est bien plus complexe, et les

© RENATE WEFERS - FOTOLIA



portes enfoncées peuvent vous claquer au nez en un clin d'œil. L'objectif ultime est évidemment le changement, mais le temps est un facteur clé. Il faut attendre le moment opportun. Le dissident et futur président tchèque Vaclav Havel n'a pas eu recours à la violence, mais a attendu que son moment vienne. S'il avait entrepris son action vingt ans plus tôt, beaucoup auraient perdu la vie. Nelson Mandela n'a jamais encouragé le massacre des blancs ou prôné la vengeance : il a continué à enfoncer le clou jusqu'au

bon moment. À quoi d'autre pourraient être dues les chutes de Pol Pot, Mao Tsé-Toung, ou Sékou Touré en Guinée... ? Leurs révolutions radicales, bien que mues par de grands idéaux, étaient effroyables. Les révolutions radicales engendrent toujours des réactions et de nombreuses victimes. Leur histoire est trop simple. Le débat sur le père Fouettard est un autre exemple : la discussion s'alimente, et les gens commencent à remettre les choses en question. Pareil pour le mot "handicapé", que l'on remplace

“ La collaboration au développement est souvent perçue comme un thème rébarbatif, mais la présenter sous forme de dilemmes ouvre la voie à un nouveau registre passionnant.

de plus en plus par “à mobilité réduite”, permettant ainsi de ne pas réduire l'autre à son handicap. La langue influence notre vision et notre représentation du monde. Ben Okri l'explique bien dans un essai sur le lien entre la langue et la citoyenneté mondiale. »

### Action critique et créative

Attendre le bon moment et aborder le changement de manière réfléchie permet d'ouvrir la porte à une action ciblée. Verstraeten ne veut rien savoir de l'observation passive. « Nous devons partir de la situation existante et continuer de manière critique et créative. Il ne suffit pas d'émettre un jugement, il faut aussi proposer des solutions réalistes. Je pense aux émissions de télévision qui décrivent le Sud de manière irrespectueuse. Notre réponse ne peut pas se limiter à la critique : nous devons proposer une alternative. C'est ce que les créateurs norvégiens des *Radiator Awards* font avec brio. »

### Écouter le monde

« Traiter la situation de manière critique et créative est la définition propre de la citoyenneté » affirme Verstraeten. « Mais je remarque à quel point nous pouvons être eurocentrés à ce niveau. Nous pensons toujours que l'Europe doit sauver le monde. Une citoyenneté mondiale mature est un échange avec des contextes radicalement différents où chaque locuteur réfléchit à ses responsabilités. Comment les Japonais, les Indiens ou les Africains le verraient-ils ? Et quelle serait la vision d'un pauvre, ou d'un riche ? Quelle est votre contribution à ce monde, indépendamment des problèmes dans votre pays ou village ? Ces réflexions sont très émancipatrices. »

Pour l'illustrer, Frank Verstraeten se rappelle d'une table ronde où un professeur chinois a difficilement établi un lien avec le public car, bien qu'il répondait de manière polie, il répondait à côté des questions sur le développement, les droits de l'homme





© VYSTEK-PHOTOGRAPHIE - ISTOCK

et les réfugiés. « C'est un bel exemple de notre vision eurocentrée. L'homme n'était pas insensible aux questions, mais ses réponses laissaient transparaître sa vision du développement : les Chinois ne veulent pas d'idées contradictoires, ils préfèrent garder le contrôle des choses. Son raisonnement était le suivant : *"Nous entendons votre critique, mais donnez-nous un peu de temps."* La Chine nous renvoie une image "froide" du développement car elle ne prend en compte que le côté économique. Maintenant que cette approche apporte plus de prospérité, des hôpitaux, écoles et routes ont été construits pour permettre au peuple de progresser. Est-ce que je partage cette vision du monde ? Non. Mais je crois qu'ils ont d'aussi bonnes intentions que nous. Nous devons continuer d'alimenter le débat et d'écouter. »

### Le CPAS du monde

Frank Verstraeten est un réaliste qui plaide pour une application flexible des théories sur le long terme. C'est dans cet état d'esprit qu'il commence à se fasciner pour la communication dans la coopération au développement. « Le secteur loue les services d'experts en communication et marketing pour rendre le message attirant et optimiser ses effets sur la population. Je trouve très frustrant que l'on fasse comme si le travail de développement engendrait naturellement le développement. L'aide au développement reste artificielle : c'est un coup de pouce de l'extérieur. Nous nous retranchons derrière les bannières du développement durable mais véhiculons ainsi une image surfaite de ce que l'aide peut faire. Je sais que cela peut sembler choquant, mais la collaboration au développement est le

## La rencontre est plus importante que l'action

Le Centre Universitaire pour la Coopération au Développement (UCOS) est une ONG à but éducatif qui souhaite renforcer les compétences de citoyenneté mondiale auprès des étudiants de l'enseignement supérieur. L'UCOS encourage le développement d'un esprit critique et encadre la mobilité des étudiants dans le Sud, transmettant un message de sincérité et d'humilité à ceux qui partent à l'étranger. Frank Verstraeten souligne : « Acquérir des compétences inter-culturelles est bien plus important que les actions concrètes sur place. Nous incitons les étudiants à discuter et trouver des solutions avec leurs partenaires du Sud. Notre message : considère l'autre comme un collègue, un égal. Tu peux très bien faire la différence, mais à un autre niveau que tu ne le penses. Même avec une connaissance limitée de la langue locale, vous pourrez créer des liens forts en travaillant et en vous amusant ensemble. Les différences culturelles ne vont pas disparaître, mais ressentir un lien avec une personne diamétralement opposée est une expérience fantastique. La rencontre est au centre des expériences dans le Sud : apprendre à se connaître et s'enrichir des différences. »



CPAS du monde. Nous devons soutenir les régions qui en ont besoin en raison du droit à l'aide, mais aussi être conscients que nous ne pouvons pas résoudre ainsi la cause du problème. Personne ne veut supprimer le CPAS. Si le salaire des gens est supprimé, ils sont perdus. Et nous les rendons plus forts grâce aux cours du Forem et d'Actiris. Il en va de même pour la collaboration au développement. C'est le devoir de base de la communauté internationale de venir en aide aux personnes dans le besoin. Et plus que jamais dans un monde globalisé. »

### Le dilemme pour pimenter tout

Une communication honnête nous place face à un dilemme, reconnaît Frank Verstraeten. Comment lever des fonds auprès d'une population qui a été éduquée dans un mauvais état d'esprit, et dans un cadre où les surenchères entre organisations priment sur les résultats? Beaucoup de collecteurs de fonds se heurtent à ce problème. Mais, pour Verstraeten, ces dilemmes sont justement la clé pour développer un style de communication adéquat. « La collabo-

ration au développement est souvent perçue comme un thème rébarbatif, mais la présenter sous forme de dilemmes ouvre la voie à un nouveau registre passionnant. La collaboration au développement est remplie de dilemmes dans lesquels nous devons trouver un équilibre. Je ne veux pas bercer les gens d'illusions, ils ne sont pas stupides. Pourquoi a-t-on encore besoin d'argent après 50 ans de succès? Une communication sincère expliquerait que notre impact est limité. Le développement doit surtout venir des gens eux-mêmes. Nous ne pouvons que préparer le terrain, c'est à la dynamique locale de définir le résultat. »

Selon Verstraeten, cette sincérité et cette humilité impliquent aussi que les acteurs du développement doivent se respecter davantage. « Personne n'a le modèle idéal. Je trouve donc tout à fait déplacé que des ONG méprisent les initiatives du quatrième pilier. Dans un pot rempli de gros cailloux, des petits peuvent combler les trous. Cela n'empêche personne de réfléchir à l'impact de ses actes. »

Les liens entre la santé et l'environnement se trouvent au cœur de nombreuses discussions, au point de se profiler, pour certains, comme le motif d'un combat unique, à mener de front et d'urgence par des forces jusque-là restées isolées mais devant œuvrer à la coalition au nom du bien commun. Alliance impérative ou mariage blanc ? La question passionne autant qu'elle divise.

# Santé et environnement : même combat ?

“ Plus la distance entre la cause et l'effet s'allonge, plus la question des options politiques et des cadres d'interprétation prend de la place par rapport au constat d'un effet direct d'une chose sur une autre.

Antoine Lebrun évoque un exemple interpellant des répercussions que peut avoir le repli d'une ONG sur son seul secteur :

**E**n 2007, l'OMS publiait un rapport établissant que « 24% de la charge mondiale de morbidité et 23% des décès peuvent être attribués à des facteurs environnementaux »<sup>1</sup>. Le changement climatique semble rendre plus évident encore l'impact de l'environnement sur la santé, comme le souligne un rapport du GIEC datant de 2014 : « Hausse du taux de sous-alimentation en Afrique, augmentation des causes de vulnérabilité pour les populations pauvres, recrudescence des catastrophes liées au climat et donc de la fréquence des blessures, maladies ou décès qu'elles provoquent », voilà le tableau peu réjouissant alors dépeint par des scientifiques sur le

<sup>1</sup> Anne-Laure Bouchet, Note synthétique. Lien santé-environnement, Médecins du Monde, Bruxelles, janvier 2016, p. 12.

## Les moustiques: un enjeu environnemental ou sanitaire ?

“ Certaines ONG – comme l'UNICEF – distribuent des moustiquaires pour protéger les populations locales de la malaria. Dans de nombreux de pays d'Afrique, les gens se servent de ces moustiquaires comme filets de pêche. Mais les mailles d'une moustiquaire sont tellement fines, qu'en réalité, ils épuisent complètement et très rapidement les écosystèmes eau douce des poissons qui y vivent avec, évidemment, des conséquences pour l'environnement, mais pas uniquement. Si cela se trouve, le drame pour les populations

locales pourrait être pire que si les moustiquaires n'étaient pas distribuées. Cela mériterait une concertation intersectorielle. Si les moustiquaires, censées protéger de la malaria, sont utilisées à mauvais escient et qu'à la suite d'un usage déficient il n'y a plus de poissons, donc plus de nourriture et donc une vague de réfugiés environnementaux, au final, on fera travailler l'UNICEF, MSF et le WWF mais ce ne sera pour le bien de personne.

”



Christophe Buffet

Christophe Buffet s'impose comme le pont ralliant les rivages de deux mondes qui s'obstinent pourtant à évoluer en huis clos : celui des ONG médicales d'une part et celui des ONG environnementales de l'autre. Certains, à l'image de Boris Martin (Revue humanitaire), n'hésitent pas à parler de "distance paradoxale" en constatant que « *tout se passe comme si ces deux familles d'ONG avaient reproduit à leur échelle l'éternelle séparation entre l'homme et la nature.* »<sup>3</sup>

## Les ONG environnementales : un train d'avance

Les ONG environnementales travaillent toutefois depuis quelques années à réduire cette distance, comme l'explique **Christophe Buffet**, consultant et chercheur en

<sup>2</sup> <http://humanitaire.revues.org/2941>

<sup>3</sup> <http://humanitaire.revues.org/2944>

adaptation au changement climatique : « On a longtemps reproché aux ONG environnementales de créer des espaces *sous cloche*, sans hommes, et de parfois transformer les populations locales en braconniers en instaurant d'autorité des zones destinées à rester telles quelles et en excluant les populations locales. Ces ONG ont fini par intégrer les questions de développement de manière pragmatique dans leurs projets parce qu'elles se rendaient compte que leurs actions créaient des tensions avec les populations locales. » C'est aussi ce dont témoigne **Juliette Boulet**, chargée de mission énergies renouvelables chez Greenpeace, au sujet des pères fondateurs de son ONG : « L'un des combats de nos pères fondateurs était la lutte contre la chasse à la baleine. Assez rapidement, ils se sont rendu compte que travailler contre les pêcheurs qui faisaient bien leur travail, c'est-à-dire dans le respect du cycle de la biodiversité, n'allait pas être productif et que, au contraire, il fallait pouvoir s'associer à des gens qui faisaient bien leur travail contre la pêche japonaise, par exemple. » **Antoine Lebrun**, directeur





## Une distinction occidentale

Pour **Christophe Buffet**, le discernement entre l'homme et la nature est typiquement occidental : « Les ONG se sont créées de manière parallèle dans le monde occidental, qui sépare traditionnellement tout ce qui relève de la nature et tout ce qui relève des hommes. Cette dichotomie entre nature et culture est un héritage des Lumières. Nous la retrouvons beaucoup moins dans les ONG dites "du Sud", qui peuvent relever des deux sphères sans trop de difficultés, sauf quand elles

sont des émanations d'ONG internationales. » À cet égard, le Réseau Climat & Développement, qui rassemble 80 associations africaines francophones, fait figure d'exemple. Corrélant climat et développement, il se focalise aujourd'hui principalement sur "l'adaptation" des pays africains aux nouveaux défis posés par la concomitance entre la contrainte climatique et la crise énergétique. Comme l'explique **Alix Mazounie**, ancienne responsable de la politique internationale du

Réseau Action Climat France, cette simultanéité « renforce ou crée des "trappes à pauvreté" à tel point que les classes moyennes qui sont en train d'émerger dans les pays en développement pourraient retomber dans la pauvreté à cause du changement climatique. »<sup>1</sup> Il serait ainsi devenu difficile de penser le climat sans le développement et vice versa.

<sup>1</sup> <http://humanitaire.revues.org/2951>



de WWF-Belgique, explique de la même façon l'antériorité du mouvement des ONG environnementales

vers l'homme par **Juliette Boulet** rapport à celui des ONG de l'humain vers la nature : « La mission d'une ONG de la santé ne sera pas directement affectée par le fait que celle-ci génère des déchets (des véhicules, du matériel de soin, etc.) provoquant des déséquilibres dans la nature environnante. Alors que, si nous ne prenons pas en compte l'aspect humain dans nos actions, la qualité de celles-ci en souffrira immédiatement. En réalité, je pense que pour les ONG qui travaillent sur l'humain ou sur la santé, la prise de conscience du lien entre la santé et l'environnement est plus difficile parce que la relation est plus complexe. »

### C'est grave, docteur ?

Pour **Stéphane Heymans**, directeur des opérations pour Médecins du Monde Belgique, le rapport entre la santé et l'environnement est en effet particulièrement difficile à établir : « De manière générale, l'impact de l'environnement sur la santé fait partie des déterminants sociaux de la santé. Mais, dans bien des cas, il est périlleux d'identifier une causalité immédiate, une multitude d'autres facteurs pouvant



“ Nous devrions fonctionner comme les écosystèmes: il y a une extrême partition des rôles et cela marche admirablement bien. En revanche, tous les acteurs doivent veiller à ce que l'ensemble fonctionne en harmonie.

également influencer l'état de santé d'une personne. » **Rony Brauman**, ancien président de Médecins Sans Frontières France (1982-1994) et actuellement directeur de recherches à la Fondation MSF, fait un pas de plus en voyant là un motif pour ne pas mêler les genres : « C'est un vieux débat au sein des ONG. J'ai eu de très nombreuses discussions, assez vives souvent, avec des gens qui disent s'occuper de développement et qui considèrent s'attaquer aux véritables causes des problèmes que connaissent les gens et que ne s'occuper que des conséquences, c'est démissionner. On pourrait tout aussi bien reprocher aux ONG médicales de n'avoir pas assez creusé les liens entre le capitalisme et les pathologies. Je pense notamment à Norman Bethune, célèbre médecin canadien dans les années 1930, qui disait

être communiste parce que l'éradication du capitalisme était le seul moyen de venir à bout de la tuberculose. Le rapport entre la misère et la tuberculose était assez net. Le rapport entre la misère et la société d'exploitation capitaliste n'était pas moins net. Et pourtant, la corrélation entre la tuberculose et le capitalisme n'est pas aussi simple que cela à établir. Plus la distance entre la cause et l'effet s'allonge, plus la question des options politiques et des cadres d'interprétation prend de la place par rapport au constat d'un effet direct d'une chose sur une autre. Par exemple, il y a une causalité directe entre creuser des veines de charbon et attraper la silicose. Les médecins ont, dans ce cadre, un rôle important à jouer dans la démonstration de cette concordance. La mise en évidence d'un phénomène collectif

de pathologie est fondamentale. Dans ces phénomènes de causalité très localisés, où la distance entre les causes et les effets est très réduite, les médecins doivent s'impliquer. Mais pour une question aussi vaste et politique que l'impact de l'environnement sur la santé, je ne pense pas qu'il relève de notre légitimité d'intervenir. »

### Agir en écosystème

Certains intervenants contournent la question de la légitimité en proposant une approche en écosystème. Ainsi en est-il de Stéphane Heymans et d'Antoine Lebrun. Ce dernier argumente : « Je pense que nous devons travailler main dans la main avec d'autres ONG, mais que chacune doit garder son domaine d'expertise et se prononcer sur les questions où elle est légitime.



**Stéphane Heymans**



Nous devrions fonctionner comme les écosystèmes : dans aucun écosystème, il n'y a un organisme qui remplit tous les rôles. Il y a une extrême partition des rôles et cela marche admirablement bien. En revanche, tous les acteurs doivent veiller à ce que l'ensemble fonctionne en harmonie. »

Plusieurs types d'alliances sont envisagés. L'une d'entre elles est d'ores et déjà mise en place et se signe autour de "grandes causes" considérées comme communes, à l'occasion d'événements ponctuels médiatisés. C'est notamment le cas lors des COP et, récemment, au cours des manifestations contre le TTIP. Une grande plateforme thématique nationale est aussi organisée depuis quelques années : la coalition climat, qui regroupe aujourd'hui 65 organisations d'horizons différents. Les ONG mènent ainsi des campagnes de communication collectives au nom du "grand tout" dont nous faisons partie. En revanche, elles sont plus divisées quand il s'agit de pousser à la mobilisation intersectorielle dans leurs campagnes propres. Stéphane Heymans pense que MdM devra être davantage proactif et lier sa communication avec les questions environnementales lorsque c'est possible. Ainsi, illustre-t-il, quand MdM in-

tervient dans le cadre de catastrophes naturelles, il devra mentionner le réchauffement climatique dans sa communication au public : « Celui-ci est

prêt pour cela. Il est déjà sensibilisé aux enjeux climatiques et est réceptif à ce genre de messages. Nous devons aussi suivre cette évolution. » Juliette Boulet est du même avis : « Nous menons déjà une réflexion intersectorielle par campagne. La plus exemplative étant notre campagne agriculture, "food for life", où nous travaillons sur la lutte contre les pesticides et sur le développement de l'agriculture biologique et agro-écologique. Pour le premier volet de la campagne, nous insistons évidemment sur l'impact des pesticides sur la santé. C'est aussi le message qui parle le plus aux gens. »

Antoine Lebrun est plus mitigé à l'idée de campagnes englobantes. S'il n'a aucun doute sur la pertinence de la participation du WWF à des mobilisations intersectorielles, il pense que les campagnes propres au WWF seraient affaiblies par une approche globalisante : « Nous touchons moins de gens si nous présentons



**Rony Brauman**



notre problématique comme globale que si chaque acteur avait un discours spécifique. Quand on démarché les gens en rue, on a vingt secondes pour convaincre. Il faut un discours très ciblé. » C'est l'une des raisons pour lesquelles MSF va même jusqu'à refuser de s'impliquer dans les COP, des plateformes intersectorielles pourtant courues par des ONG qui limitent les signes d'ouverture à leur seule participation à celles-ci. Rony Brauman explique cet isolement en revenant sur sa conception de la légitimité : « Prendre la parole est toujours un acte auquel il faut accorder un certain sérieux. Si on n'apporte pas quelque chose qui a une réelle valeur, on affaiblit la parole suivante. Je plaide depuis longtemps pour que MSF mesure et calibre sa parole. Une parole un peu rare a plus de poids, surtout lorsqu'elle est concentrée sur des territoires où l'on est reconnu comme légitime pour en parler. Se mêler d'environnement pour une ONG médicale est, à mes yeux, un genre d'extension un peu opportuniste : on parle beaucoup du climat – à juste titre – depuis quelques années. Il peut être tentant, pour une ONG médicale, d'utiliser cette fenêtre d'opportunité pour occuper la scène médiatique. »

### Territorialiser les collaborations

Pour Rony Brauman, il serait plus pertinent de conclure des collaborations *ad hoc*, de façon localisée : « Je crois que, ponctuellement, sur des terrains communs qui se

**Michèle Deworme, directrice société civile à la DGD, saisit l'occasion du débat qui nous occupe pour élargir celui-ci et l'ouvrir à la problématique plus globale de la collaboration entre ONG, indépendamment des secteurs d'activités de celles-ci :**



## Des objectifs indissociables pour un développement durable

« Selon moi, la réflexion ne peut pas être limitée à une division entre les ONG médicales et les ONG environnementales. La division est tout aussi manifeste entre les ONG environnementales et celles qui s'occupent de l'agriculture ou de l'eau. Pour moi, le lien entre la santé et l'environnement est manifeste, mais pas plus que celui entre l'agriculture et la santé ou l'eau et la santé. Je pense qu'il serait plus pertinent d'analyser les choses par zone géographique : la plus-value d'une collaboration entre ONG me paraît plus évidente par région que par thème. Par ailleurs, il faudrait faire sauter l'obstacle principal à davantage de collaboration intersectorielle entre les

ONG : l'individualisme. Celui-ci se manifeste aussi parmi les ONG appartenant au même secteur. Par exemple, peu d'ONG médicales collaborent entre elles alors qu'elles forment un ensemble a priori cohérent. Chaque ONG est persuadée d'être dans le bon et celle qui s'intéresse aux zones de santé peut éventuellement trouver inutile de s'occuper des hôpitaux de référence ou de la politique de santé dans un pays. Une partie du manque de résultats de la coopération est dû au fait que ce que l'un tricote, l'autre le détricote. Il y a un besoin de plus de collaboration. C'est l'un des objectifs du développement durable : formuler des objectifs indissociables les uns des autres. »



La consommation de viande de brousse (ici du singe fumé) est soupçonnée d'être à l'origine de la propagation du virus Ebola. En communiquant sur ce risque, on intervient sur l'extinction des espèces et on agit sur des risques sanitaires majeurs. Une action conjointe peut dans ce cas agir sur plusieurs axes.

“ En travaillant sur les causes de vulnérabilité des populations, on associe la préparation, la mitigation et la prévention dans un ensemble cohérent d'activités dans lesquelles les différentes familles d'ONG peuvent se retrouver.

croisent de façon manifeste, nous avons des choses à faire avec les ONG environnementales. Par exemple, dans le delta du Niger, on pourrait concevoir une action conjointe entre des ONG environnementales, des ONG médicales et les ONG locales qui se bagarrent contre la pollution pétrolière et les catastrophes environnementales et sanitaires causées par celle-ci. Chacun s'y articulerait à la légitimité de l'autre et construirait un système d'alerte et de critique dans l'espoir de remédier à cet état de fait. » Antoine Lebrun plaide également pour des collaborations régionales: « Je pense qu'il serait intéressant de mettre régulièrement autour de la table toutes les ONG belges actives dans des régions particulières. Prenons l'exemple récemment médiatisé du gorille des plaines de l'Est du Kivu, en danger d'extinction: le premier facteur de menace à cet égard est le braconnage. Et, comme

principale cause du braconnage, nous retrouvons des grosses lacunes en matière de gouvernance locale dans la région. Il y a certainement des ONG qui travaillent sur cette question-là en Belgique. On pourrait davantage se parler. Mais si on développe une approche régionale, est-ce que cela fait sens d'en parler en Belgique ou là-bas, sur place? Ce qui peut sembler une absence de débat en Belgique ne veut pas dire qu'il n'y a pas de débat là-bas sur place: il y a beaucoup d'organismes de concertation régionale dans le Sud. »

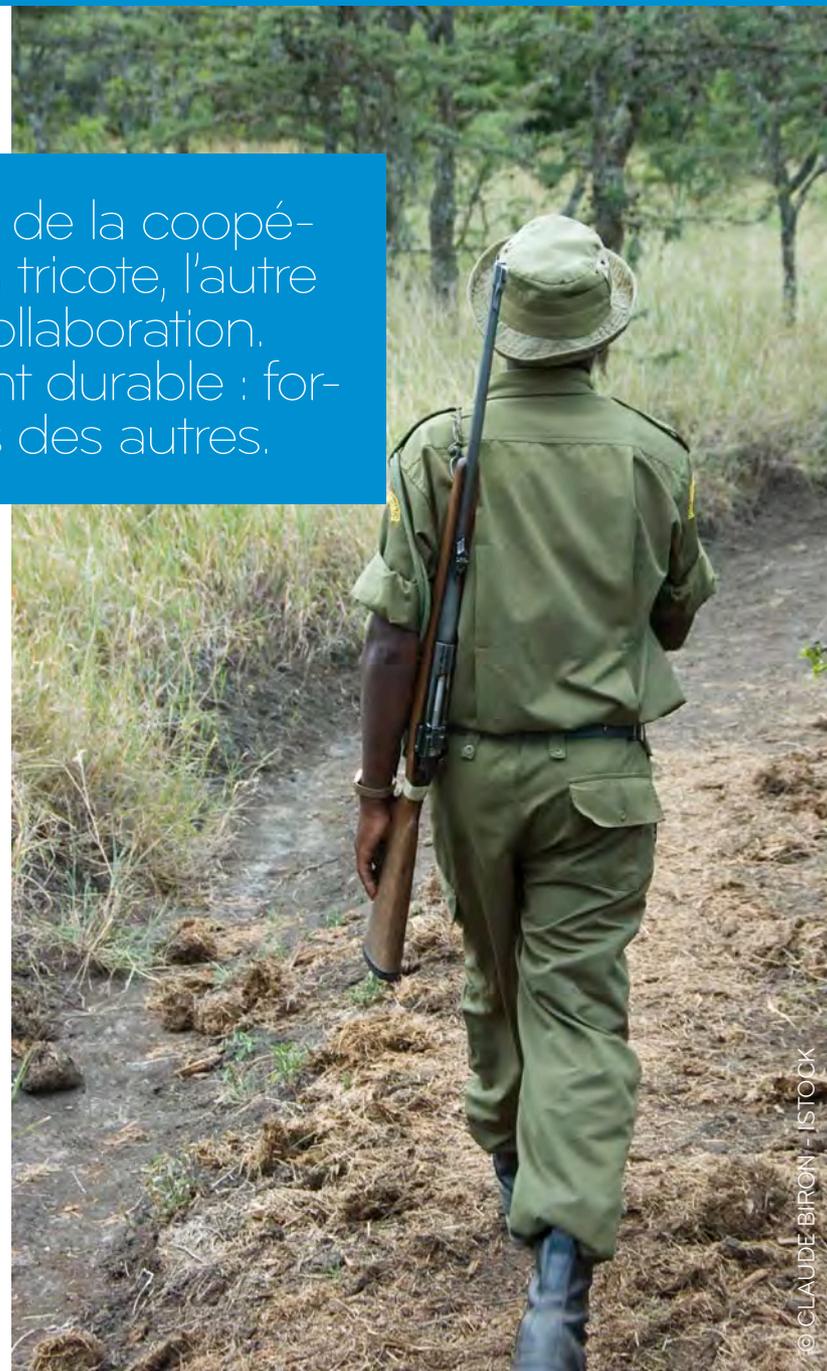
### La RRC: la panacée?

Pour Stéphane Heymans, le concept de réduction des risques de catastrophes (RRC) est un autre moyen de jeter des ponts entre les ONG. En travaillant sur les causes de vulnérabilité des populations, celui-ci associe la préparation, la mitigation et la pré-

“ Une partie du manque de résultats de la coopération est dû au fait que ce que l'un tricote, l'autre le détricote. Il y a un besoin de plus de collaboration. C'est l'un des objectifs du développement durable : formuler des objectifs indissociables les uns des autres.

vention dans un ensemble cohérent d'activités dans lesquelles les différentes familles d'ONG peuvent, en effet, se retrouver. Comme le résume Stéphane : « Le concept de RRC est intéressant à plus d'un titre. Il inclut la notion de résilience, il fait le lien entre la logique de l'urgence et celle du développement et il prépare les communautés à mieux absorber et à mieux répondre aux chocs ». Et de conclure sur la volonté de Mdm Belgique d'ouvrir dans les années à venir un ou deux projets dont le choix est motivé par la vulnérabilité environnementale. Christophe Buffet voit là une petite révolution dans le milieu des ONG : « En tant qu'association urgentiste, Mdm avait tendance à intervenir plutôt après les catastrophes. La démarche préventive est donc relativement nouvelle. Pour Mdm France, elle date de 2008, moment où l'ONG développe à Madagascar un projet de prévention des catastrophes naturelles liées au changement climatique. Cette approche supplémentaire fait partie d'un basculement ma-

jeur dans le secteur humanitaire, avec une zone un peu floue sur cette question de prévention, qui peut relever à la fois des ONG urgentistes, des ONG de développement et, en partie, créer des liens avec des ONG environnementales. Il y a ainsi de nombreux dispositifs déployés autour des forêts : le reboisement peut servir, dans certaines régions, à réduire les risques de catastrophes dues à la sécheresse, à diminuer l'impact des vents et des tempêtes et à être une source d'activité économique pour les populations locales. Cela fait notamment partie du programme du Care à Madagascar et de la Croix-Rouge au Kenya. » Le WWF s'est également déjà embarqué dans l'aventure, comme l'explique Antoine Lebrun : « La réflexion a été tellement loin chez nous que pour notre projet principal, dans le Nord-Kivu, nous ne travaillons pas sur la nature. Nous ne travaillons que sur l'humain. C'est un projet d'agroforesterie où nous aidons les paysans à initier des plantations d'eucalyptus pour générer des revenus et du bois de





“ Nous sommes presque *border-line* par rapport à notre mission car nous ne sommes plus dans une aire protégée à protéger des espèces. Nous travaillons sur une menace extérieure au parc avec les populations locales.

chauffe pour qu'ils évitent de se servir dans le parc naturel. Mais nous ne travaillons pas dans la réserve protégée. Nous travaillons à l'extérieur. Nous sommes presque *border-line* par rapport à notre mission car nous ne sommes plus dans une aire protégée à protéger des espèces. Nous travaillons sur une menace extérieure au parc avec les populations locales. »

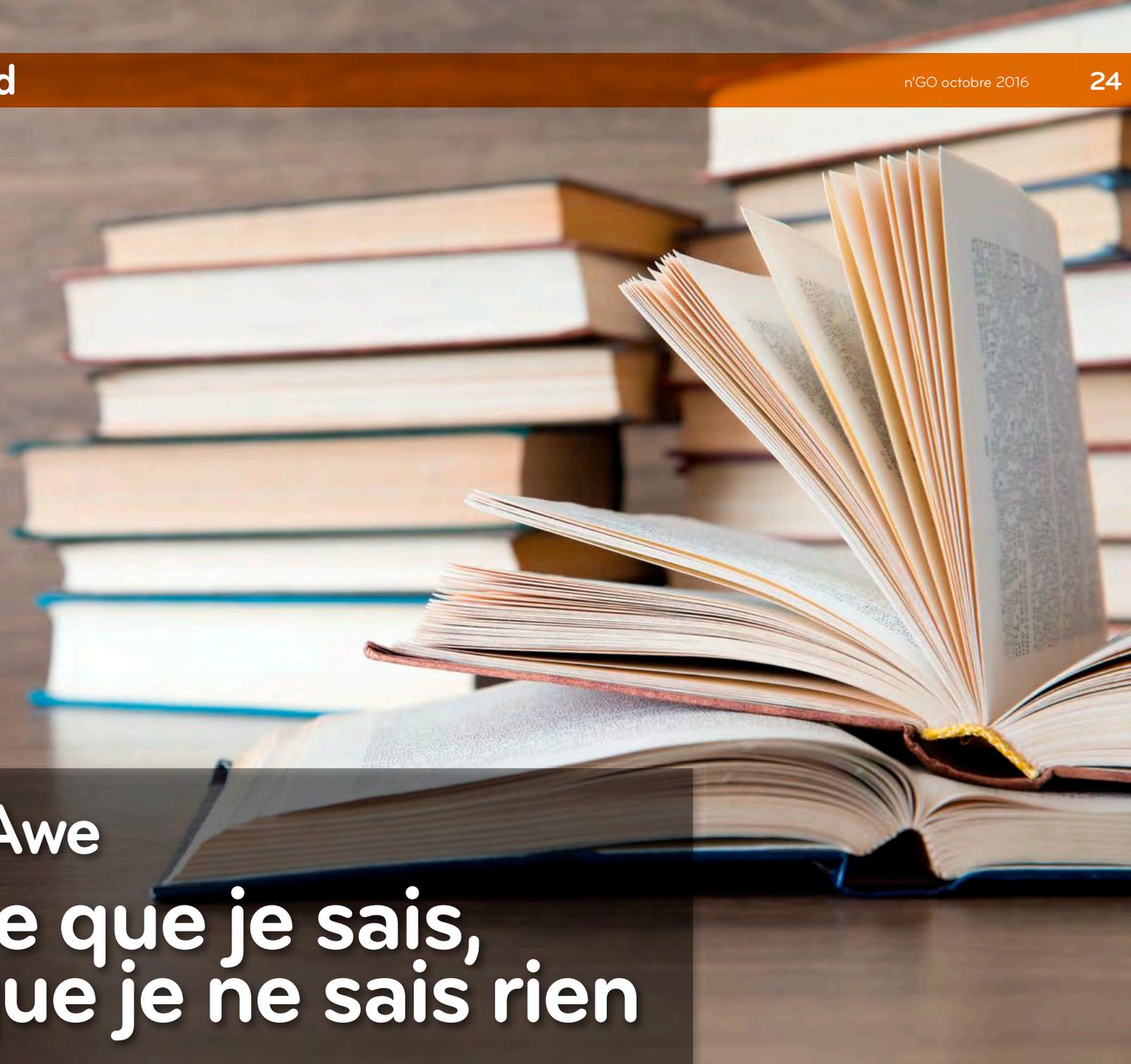
Enfin, la RRC se présente comme le point de ralliement pour les ONG de tous secteurs qui ambitionnent de s'attaquer à ce que certains considèrent comme l'un des enjeux majeurs des années à venir : les réfugiés climatiques. Antoine Lebrun à ce sujet : « On pourrait davantage parler du rôle du changement climatique dans les crises des réfugiés. Ce sont des dossiers où les ONG humanitaires et environnementales pourraient non pas développer des opérations ensemble sur le terrain, mais bien une ré-

flexion stratégique sur la façon dont elles pourraient adresser cette problématique sur le long terme. Elles pourraient réfléchir ensemble à la manière de construire une plus grande résilience au changement climatique des écosystèmes et donc des sociétés humaines qui en dépendent. Ainsi, deux programmes pourraient servir une même finalité. » Pour Stéphane Heymans, ce sera l'une des priorités de Mdm Belgique dans un futur proche : « La question des réfugiés climatiques n'occupe pas encore l'avant-scène médiatique car ceux-ci sont encore peu nombreux. Mais elle est d'ores et déjà une préoccupation pour nous car elle ne peut prendre que de l'ampleur si nous ne l'attaquons pas de front. Quand des îles disparaîtront, les gens bougeront. Et la manière dont l'Europe s'est clôturée ces derniers mois n'est pas de très bon augure pour gérer ce phénomène. »

Enfin, les options de coopération entre les ONG sont aujourd'hui aussi floues qu'infinies : collaborations *ad hoc*, structurales, régionales, limitées à des campagnes englobantes ou s'infiltrant jusqu'au cœur même de chaque organisation, il semble que les ONG ne savent pas encore très bien à quel saint se vouer. Mais déjà se dessine au loin de cet horizon brumeux une image aux contours plus nets : celle d'un monde en bouillonnement, prêt à construire un projet d'avenir ensemble.

CÉLINE PRÉAUX

Venez débattre de ce sujet d'actualité le 24 novembre ! Vous recevrez bientôt une invitation.



Assane Awe

Tout ce que je sais,  
c'est que je ne sais rien



“Le djihad doit être mené par rapport à soi-même. Il doit nous débarrasser de ce qui nous ronge et nous pousser à accepter l'autre et à le tolérer dans ce qu'il croit.”

**O**n pourrait qualifier le parcours d'Assane Awe d'atypique. D'abord instituteur, puis professeur de mathématiques, ensuite professeur d'éducation artistique plastique, il vient d'obtenir un MBA en gestion de projet. Et il va certainement continuer à se former, nous affirme-t-il. Car pour Assane Awe, l'acquisition de nouvelles connaissances est l'une des clés de la liberté. Nécessairement le fruit d'une interaction humaine, le savoir s'acquiert, à ses yeux, dans l'humilité et se partage, pour un meilleur vivre ensemble. Instrument d'émancipation, il est aussi une source d'optimisme et permettra, un jour, aux jeunes Africains ambitieux de rêver de l'eldorado africain.

### **Homo sapiens**

« Pour moi, la recherche de la connaissance est au cœur de l'évolution de l'être humain. C'est elle qui le distingue de l'animal. Aussi, je crois que, de la naissance à la mort, nous devons toujours aller



© QUICKSHOOTING - FOTOLIA

à la poursuite de la connaissance. C'est également un précepte majeur dans ma religion, l'islam, qui fait de cette quête un devoir d'accomplissement pour l'Homme en tant qu'humain. Dans la religion musulmane, la première chose que le divin a dite à l'Homme, c'est de lire, de s'instruire. Il a envoyé l'ange Gabriel (Jibril) à Mahomet, dans la grotte de Hira. L'ange lui a alors déclaré : « *Lis ! Lis au nom de ton Seigneur qui a créé, qui a créé l'homme d'une adhérence.* » Plus tard, le Prophète ordonna à ses disciples : « *Allez chercher la connais-*

*sance jusqu'en Chine.* » La Chine était loin de l'Arabie. Il demandait à ses fidèles de chercher la connaissance là où elle se trouvait, et d'aller jusqu'en Chine s'il le fallait.

### Le djihad pacificateur

La connaissance était alors conçue comme une arme de pacification : elle permettait de mieux se connaître soi-même et de mieux connaître l'autre. Elle devait servir au djihad, qui est en réalité un concept de lutte intérieure dans l'islam : le djihad doit être mené par rapport à soi-même. Il

doit faire ressortir la perfection intérieure, nous débarrasser de ce qui nous ronge et nous pousser à accepter l'autre et à le tolérer dans ce qu'il croit. Mais pour cela, il est indispensable d'entretenir sa curiosité et de faire l'effort d'apprendre à aller vers l'autre et à le connaître.

C'est dans cette optique que je crois que la connaissance est fondamentale pour le vivre ensemble. Ceux qui agissent dans la violence, agissent en réalité par ignorance : c'est parce qu'ils ne connaissent pas. Quand on apprend à côtoyer son prochain et à dialoguer avec lui, on ne peut pas être violent. À cet égard, l'étymologie même du verbe *connaître* est intéressante : *connaître, c'est fréquenter*. La connaissance est relationnelle. Elle naît de l'interaction entre les individus. Elle est un constant va-et-vient entre plusieurs cerveaux.

### Humilité et partage

Si l'on part du principe que la connaissance ne naît jamais de nulle part, qu'elle émerge



**“Si l'on part du principe que la connaissance émerge toujours d'une interaction humaine, on se rend inévitablement compte que, pour connaître, on a besoin de l'autre, on a besoin de partage.”**

toujours d'une interaction humaine, on se rend inévitablement compte que, pour connaître, on a besoin de l'autre, on a besoin de partage. Cette posture exige une grande humilité. J'essaie de m'en inspirer au quotidien, en m'ouvrant aux autres. Je vais vers les gens, je leur partage mes pensées, pour qu'ils m'aident à m'améliorer. Cette démarche d'ouverture doit être pure et authentique : elle doit englober tout le monde, les plus jeunes et les plus âgés, sans discrimination. Car, souvent, les connaissances viennent de gens dont on ne soupçonne pas la richesse. C'est pour cela qu'il faut faire preuve d'une grande humilité dans nos rapports aux autres. Mais cette pensée est malheureusement un peu à contre-courant. La plupart du temps, les gens ont tendance à bomber le torse.

Ils veulent montrer qu'ils sont plus instruits que les autres. En particulier dans les sociétés patriarcales africaines, où les connaissances ont longtemps été transmises de père en fils. Le savoir était alors considéré comme un bien rare et précieux : seul le patriarche avait le pouvoir de désigner qui méritait d'hériter du savoir des anciens. Beaucoup de gens étaient alors exclus des cercles de connaissance. C'est pour cela que, encore aujourd'hui, l'instruction est perçue comme un privilège par beaucoup et qu'elle constitue, dès lors, une source de fierté, voire de supériorité. La prétention pousse à ne pas partager, à garder les choses pour soi. C'est là que la contre-performance commence. Dès lors que l'on pense connaître plus de choses que les autres, on s'affaiblit et on perd.



### Optimisme et créativité

Je crois que cela est heureusement amené à changer. Grâce à la télévision et à Internet, il ne faut plus disposer de moyens énormes pour découvrir le monde, l'instruction se démocratise et est à la portée de tous. Cela va modifier la dynamique dans nos sociétés. Je suis persuadé que la connaissance du monde qui nous entoure nous permet d'avoir confiance en nous et d'être optimistes car elle nous fait entrevoir l'infinie multitude des possibles. L'optimisme et la confiance sont, quant à eux, des qualités essentielles, à la base du sens du partage et de la créativité. Ce sont des sources de motivation. Je le vois très concrètement dans le quartier où j'ai grandi, à Arafat. C'est un quartier défavorisé de Dakar. À l'époque où j'ai fondé mon association – le

Centre de Développement Communautaire Arafat Excellence (Arafex) – les enfants ne bénéficiaient d'aucun encadrement digne de ce nom. Je me suis dit que si cela continuait, il allait y avoir une perpétuation de la pauvreté : les parents pauvres allaient avoir des héritiers aussi pauvres qu'eux. Il fallait rompre cette ligne de transmission et agir sur l'éducation. Aussi, en 2002, j'ai participé à la création d'Arafex. Ce centre appartient entièrement aux riverains. Géré et financé par eux, il est un formidable outil d'*empowerment*. Aux parents, il offre des formations qui leur permettent d'acquérir les compétences nécessaires pour subvenir aux besoins de leur famille. Il propose aussi un service de garderie et des cours d'alphabétisation. Et il se charge également de l'instruction des jeunes, en



“La connaissance du monde qui nous entoure nous permet d’avoir confiance en nous et d’être optimistes car elle nous fait entrevoir l’infinie multitude des possibles.”

travaillant principalement avec des établissements scolaires.

### **L’Afrique construite par ses fils**

Nous avons vu beaucoup de jeunes passer par notre centre et devenir indépendants, entrepreneurs. Ils ont appris à croire en eux. Comme je le disais, l’accès à la connaissance les a rendus optimistes et plus confiants en l’avenir. Ils comprennent désormais qu’ils n’ont pas besoin de quitter le Sénégal pour trouver le bonheur ailleurs. Ils sont d’ailleurs de fervents opposants à l’émigration et tentent de convaincre les jeunes de leur génération de ne pas quitter le pays. Pour eux, il est important de pouvoir rester chez soi et réussir chez soi. Comme eux, je pense que l’Afrique ne peut être construite que par ses fils. Elle a besoin de tous les Africains. Moi je n’ai pas voulu donner cet exemple de fuite à

mes enfants. J’avais la possibilité de partir. Mais qu’est-ce que j’aurais pu offrir, qu’est-ce que j’aurais pu donner en échange de la perte qu’aurait représenté mon départ ? Je suis beaucoup plus utile ici. J’ai l’impression de remplir ma mission. Quel exemple donnons-nous à nos enfants en quittant le pays ? C’est vrai que la situation est parfois difficile en Afrique. Je comprends que certains pensent devoir partir pour survivre. Mais il faut rester et se battre pour changer les choses. »

ASSANE AWE, PROPOS RECUEILLIS  
PAR CÉLINE PRÉAUX



# Héroïsme, préjugés et coopération au développement

Quel lien peut-il y avoir entre l'héroïsme, le préjugé et la coopération au développement ? En tournant quelques fois l'idée dans nos têtes, on commence à l'entrapercevoir. Tênu. Et pourtant si puissant.



© ANDREY KISELEV - FOTOLIA

**Dans une définition lapidaire, le Larousse définit l'héroïsme comme "un courage exceptionnel, une grandeur d'âme hors du commun". Je lui préfère celle du héros, personnage réel ou fictif de l'Histoire ou de la mythologie humaine, dont les hauts faits valent que l'on chante sa geste.**

**E**n se penchant sur cette définition on ressent mieux le besoin pour le héros d'exister aux yeux des autres. Le héros modeste, celui qui cache ses exploits, existe bel et bien. Il est même fréquent. Mais il ne nous attire qu'à la marge dans notre pro-

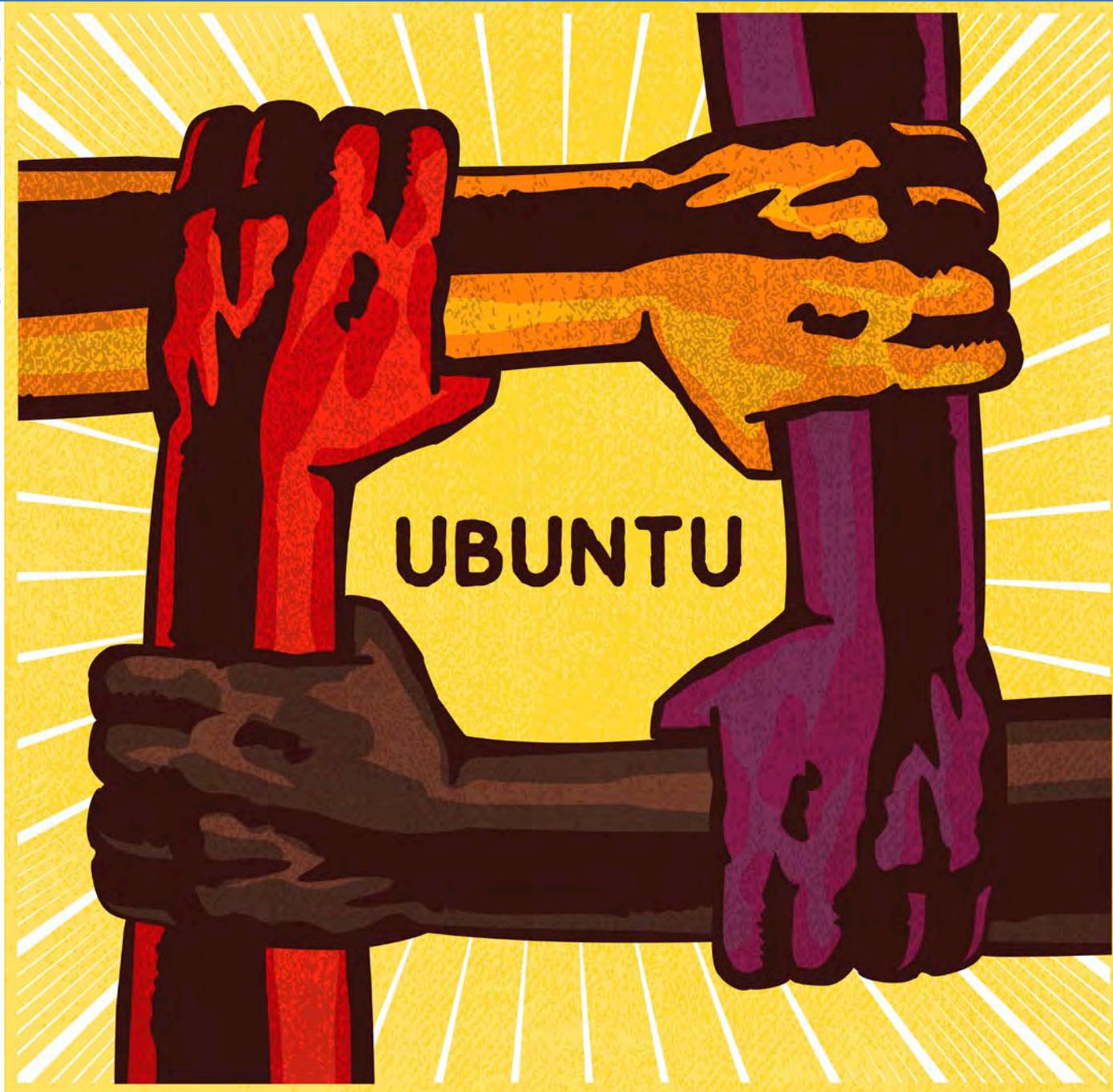
pos. C'est bien de celui dont on chante la geste dont il est question. Celui qui a un besoin profond de reconnaissance. Et dans cet univers subtil de la coopération au développement, il est plutôt fréquent. Ce héros des légendes est même profondément marqué par une autre caractéristique presque indissociable : cette volonté inébranlable de bouter hors du monde les injustices, de devenir le sauveur. Je l'appelle volontiers le *complexe du Saint-Bernard*. Comme ce héros des montagnes, le nôtre bravera tempêtes et dangers pour secourir l'opprimé.

Que l'on me comprenne. Il ne s'agit pas ici de moquer cette vertu essen-

tielle qui a pour nom l'aide ou l'entraide. Il s'agit de vertus cardinales de notre humanité. Cette capacité à protéger le plus faible, à redistribuer la richesse est l'un des fondements d'une société humaine. Sans elle, nous verserions allègrement dans le chacun pour soi.

Elle recèle cependant bien des pièges dans la manière dont elle se concrétise. L'inspiration de ce propos m'est venue lorsque je découvris il y a quelques années, la notion d'*Ubuntu*, si chère à l'Afrique des Grands Lacs. Ce concept, qui signifie '*je suis parce que nous sommes*', donne corps à l'idée d'humanité. Il désigne le fait d'être hu-

© DURANTELLERA - FOTOLIA



main, mais inclut aussi l'idée de sagesse et de générosité, deux qualités qui honorent l'humanité. L'Ubuntu constitue l'horizon vers lequel l'humain marche en permanence, où l'on s'accompagne et se restaure mutuellement. C'est dans ce mouvement de balancier que je compris mieux ce qu'aider pouvait signifier. Lorsqu'elle est à sens unique, l'aide devient rapidement aliénante. Elle fige les postures de l'un et de l'autre dans un mécanisme de sauveur et d'assisté. Elle ne trouve tout son sens que lorsque celui qui est aidé à un moment peut à son tour, sur le chemin de la vie, aider l'autre dans son parcours. Elle ne trouve son sens que dans le geste de réciprocité. L'une des grandes difficultés est évidemment d'accepter que celui qui est aidé, puisse à son tour devenir celui qui aide.

C'est là que l'histoire héroïque resurgit avec force. Comment ? Le héros, ou le super héros de notre époque, serait-il faillible ? Pourrait-il avoir besoin d'aide ? Difficile, voire impossible à envisager. Cette posture

# “Le regard de l’Occident à l’égard du Sud et particulièrement de l’Afrique trahit la posture haute de celui qui a *réussi*.”

est, hélas pour nous, Occidentaux, encore renforcée par les préjugés qui règnent dans nos sociétés à l’égard de ces pays du Sud. Ce n’est un secret pour personne, le regard de l’Occident à l’égard du Sud et particulièrement de l’Afrique, trahit la posture haute de celui qui a “réussi”, qui peut s’enorgueillir de sa richesse économique et de sa puissance militaire, qui vante son système démocratique ou son système social, qui se réjouit de sa richesse culturelle millénaire. On comprend rapidement le vice de forme susceptible de s’installer dans l’univers de la coopération lorsque les préjugés sur les “pauvres” du Sud se mêlent à la volonté de sauver l’autre.

L’analyse transactionnelle s’est penchée sur cette logique duale où le sauveur, pour exister, a besoin d’une victime. Le sauveur propose son aide à la victime, qui l’accepte. L’un et l’autre se transforment en compli-

ces dans une belle réciprocité. L’une des difficultés liées à ce type de relation est qu’une fois installée, elle perdure. Le sauveur a besoin d’une victime pour exprimer sa capacité à aider. Il n’a, à la limite, aucun intérêt à ce que la victime n’ait plus besoin de lui. Il y perdrait une facette essentielle de son identité. De son côté, la victime, pour continuer à être aidée, peut avoir tendance à cultiver son statut de victime. Rien qu’en évoquant le mécanisme, on voit passer les milliards de dollars et d’euros de l’aide au développement qui n’auront que trop peu servis à faire sortir bon nombre de pays du Sud de leur problèmes de développement, car le *hic*, dans ce duo héros-victime, est bien la question du développement.

Cette fameuse question des postures est en effet



“ Ils soulignent cette difficulté qu'à l'Occidental à envisager son vis-à-vis comme quelqu'un de riche, d'un potentiel inexploité, qui pourrait apprendre à celui qui lui vient en aide mille et une choses de sa culture.

à la fois très consciente dans le développement et très inconsciente dans les comportements adoptés. Très consciente car les moyens techniques et financiers, ainsi que beaucoup de savoir et de la technologie sont aux mains des pays occidentaux. La pauvreté résonne de l'autre côté comme une réponse. Tant les acteurs que les systèmes passent une bonne partie de leur temps à objectiver cette situation. Le mal-être surgit dès que les comportements du sauveur sont explicités. Lorsqu'on les interroge, les gens du Sud évoquent chez les coopérants du Nord, la condescendance de celui qui sait tout et n'a plus rien à apprendre. Ils tancent ces fameux processus – cadre

logique et autres – qui émanent d'une culture qui n'a plus comme maîtres mots qu'efficacité et résultat. Ils parlent de cette absence de temps passé à s'appropriiser, à se connaître. Ils soulignent cette difficulté qu'à l'Occidental à envisager son vis-à-vis comme quelqu'un de riche, d'un potentiel inexploité, qui pourrait apprendre à celui qui lui vient en aide mille et une choses de sa culture, qui pourrait l'aider à relever les défis auxquels lui, Occidental, est confronté. Ils fulminent contre cette posture patriarcale de celui qui sait ce qui est bon pour l'autre. Le mal-être est aussi profond lorsque les gens du Nord déplorent le fait que les gens du Sud ne se mobilisent

pas assez pour prendre leur vie en main, ne sont pas assez autonomes, ne font pas assez preuve de *leadership*, manquent d'envie d'apprendre, se font payer pour participer à des formations... Le malaise est donc bien réparti de part et d'autre.

Bien sûr, il s'agit d'une belle et grande généralisation. Tous les coopérants ne correspondent pas à cet archétype du héros sauveur, sûr de lui, de son univers et du bienfondé de son action, aveugle aussi à cette posture infantilissante qu'il adopte. Mais, à titre individuel, ils sont encore nombreux dans le cas et n'ont que peu conscience de ce qu'ils émettent dans la relation à l'autre. Mais que dire lorsque l'on

passé au niveau des États, pour lesquels les relations sont, pour beaucoup, dictées par le rapport de force, les dynamiques économiques du marché? Guère besoin de faire un dessin.

Cette situation individuelle et systémique a bien évidemment des impacts que l'on déplore depuis des années. Si l'autre n'est pas un partenaire que l'on met en position de dire non, de donner son avis, d'explorer ses rêves, de définir son avenir, il deviendra probablement un exécutant d'un projet venu de l'extérieur. Projet qui répondra à un intérêt momentané, celui d'obtenir un revenu, le temps du projet. Mais ce ne sera pas son projet. La volonté de change-

“ Si l'autre n'est pas un partenaire que l'on met en position de dire non, de donner son avis, d'explorer ses rêves, de définir son avenir, il deviendra probablement un exécutant d'un projet venu de l'extérieur.

ment sera bien présente, mais l'énergie du changement sera externe à lui. Faites-la disparaître avec la fin du projet et ce dernier s'effondre peu à peu pour ne laisser d'autres traces que celles d'un bâtiment défraîchi, d'un champ laissé à l'abandon, d'un tracteur délaissé dans un hangar pous-

Cet article sera publié dans un livre sur l'héroïsme coordonné par la Fucid et publié aux Presses Universitaires de Namur.

“ Mais le vrai défi est bien celui-là : faire en sorte que l'énergie du changement vienne de ceux qui en ont besoin. D'un côté comme de l'autre.



siéreaux. Ces marques de fin d'un temps sont trop souvent présentes dans le cadre de la coopération pour qu' on ne les relève pas. On évoquera, pour les expliquer, l'absence d'un modèle économique pérenne ou mille autres raisons. Mais le vrai défi est bien celui-là : faire en sorte que l'énergie du changement vienne de ceux qui en ont besoin. D'un côté comme de l'autre.

Dans un tel système, la victime peut un jour se révolter et c'est ce qui se produit peu à peu. Le lien d'obéissance entre le Sud et l'Occidental s'amenuise, disparaît peu à peu. Le Sud nous donne mille et un signes de son affranchissement progressif. Cette remise en question des liens, notamment

historiques et liés à la colonisation, ne se fait pas sans mal, mais elle est favorisée par l'arrivée de nouveaux acteurs sur la scène internationale : les pays émergents et particulièrement la Chine. Bon ou mauvais, ce sont de nouveaux modèles qui démontrent la capacité du Sud à faire émerger ses propres forces sans attendre le bras "secourable" de l'Occident. Au Nord aussi, de nombreux acteurs comprennent désormais l'intérêt de sortir de cette posture patriarcale. Émerge peu à peu cette conscience que nos préjugés et notre posture haute sont les pires ennemis du développement et qu'en prendre conscience nous permettra de développer une relation plus saine

avec l'autre, où chacun trouvera sa place. Une relation mouvante, constructive, dans l'alternance de l'apport mutuel. Mais cela nécessite au moins de rendre explicite et conscient ce qui est implicite et inconscient. Chez soi, chez l'autre et dans le système qui nous unit.

**PIERRE BIÉLANDE**

**Pierre Biélande** est chargé de projet pour l'ONG Echos Communication. Il est en charge des formations sur la déconstruction des préjugés et du projet de l'École du Vivre Ensemble, qui se déroule en Belgique et au Maroc.

Pourquoi la politique des groupes cibles ne donne-t-elle que si peu de résultats depuis des années ? Pourquoi tant de personnes restent-elles encore sur la touche ? Il existe une solution, efficace et éprouvée... mais peu mise en pratique, car il faut pour cela adopter une vision nouvelle.

Pensée intersectionnelle  
Le vrai problème est ailleurs



© ULIA KOLTYRINA - FOTOLIA

“ La pensée intersectionnelle ne met pas uniquement en lumière l'exclusion, mais également l'autre face du problème: les privilèges de certains qui favorisent l'inégalité.

**Celui qui dédie sa vie à remédier à la marginalisation économique et sociale, ici ou dans le Sud, s'engage souvent avec beaucoup de motivation dans un travail ciblé. Il identifie minutieusement son groupe cible et définit une politique claire... qui s'apparente malheureusement souvent à un supplice de Tantale.**

**L**e problème réside dans la notion même de groupe cible: se focaliser sur des catégories, c'est exclure les personnes qui ne correspondent pas aux critères ou ceux qui ne font pas entendre leur voix parce qu'ils se reconnaissent rarement dans la description.

### exercice 1 : poser l'autre question

L'un des exercices de la pensée intersectionnelle est celui de “*poser l'autre question*”. Nous tirons très souvent des conclusions de stéréotypes. Exemple: un directeur d'école demande à des parents musulmans de rendre des comptes si leur fille est interdite de cours de natation. Le directeur attribue directement l'interdiction à une question de religion et de culture. La Pensée intersectionnelle préconise de prendre du recul et de se demander si l'on connaît suffisamment la situation, si le sexe et la classe sociale ne jouent pas aussi un rôle. La pensée intersectionnelle, c'est prendre conscience len-

tement du vrai problème. Trouver des explications et des solutions en s'écartant des stéréotypes. La méthodologie de notre questionnement doit être profondément remise en question. Regardez la politique pro-LGBT qui est souvent ouvertement, bien qu'involontairement, raciste. Nous combattons l'homophobie chez les musulmans, mais pas dans d'autres groupes, comme chez les chrétiens créationnistes. Il y a tant de chemins qui mènent à l'exclusion. C'est au croisement de ces chemins que se forme votre identité. Le genre a ainsi toujours une connotation ethnique.

“ Le problème majeur de notre politique de diversité et d'égalité réside dans le fait que nous nous battons pour un groupe cible bien défini dont nous nous heurtons aux normes. Et vu que la politique s'inscrit elle aussi totalement dans cette logique, rien ne bouge. Les fondamentaux restent inchangés.



IMAGEWELTIO FOTOLIA

Sarah Scheepers, coordinatrice chez Ella, le centre de connaissances pour le genre et l'ethnicité, déplore le nombre de bonnes initiatives qui n'aboutissent pas faute de vision plurielle. « Dans les années 70 déjà, un juriste américain décrivait l'expérience d'une femme noire qui ne parvenait à trouver sa place ni dans la société, ni dans les mouvements féministes où des femmes blanches militaient pour le droit de vote, ni dans les mouvements pour les droits civiques, composés majoritairement d'hommes. Une étude universitaire a permis d'exposer que les systèmes juridiques n'étaient pas à même de traiter la question de la discri-

mination des femmes noires en tant que telles. Celles qui déposaient une plainte devaient choisir : racisme ou sexisme. Pour tenter d'y voir plus clair dans la complexité des cas d'exclusion, la "pensée intersectionnelle" a été développée. Cette pensée ne se contente pas de juxtaposer deux réalités (ici, le racisme et le sexisme), elle change radicalement de vision, permettant ainsi d'obtenir des résultats différents. Ce n'est pas jaune plus rouge, mais orange. »

### Pensée plurielle

Il s'agit de détecter les mécanismes d'exclusion qui s'influencent mutuellement, tels

des chemins qui se croisent. Selon Sarah Scheepers, c'est là que se situe le principal défaut de notre politique de diversité ou d'égalité des chances. « Dans notre lutte pour un groupe cible bien défini (LGBT, pauvres, allochtones, ...), nous nous limitons aux normes de ce groupe (p.ex. le mouvement LGBT composé essentiellement de Blancs). La pensée intersectionnelle repousse les limites des stéréotypes et élargit le point de vue : il y a de nombreux axes, nous tenons compte de plusieurs problèmes et allons à la recherche des voix que nous n'entendions ou n'atteignons pas. Pouvoir et inégalité sont trop souvent oubliés. »

“Celui qui a compris ne peut plus changer sa vision. Une fois *illuminé*, il faut se préparer à mener une politique différente. On ne peut rien changer en restant englué dans la routine.”

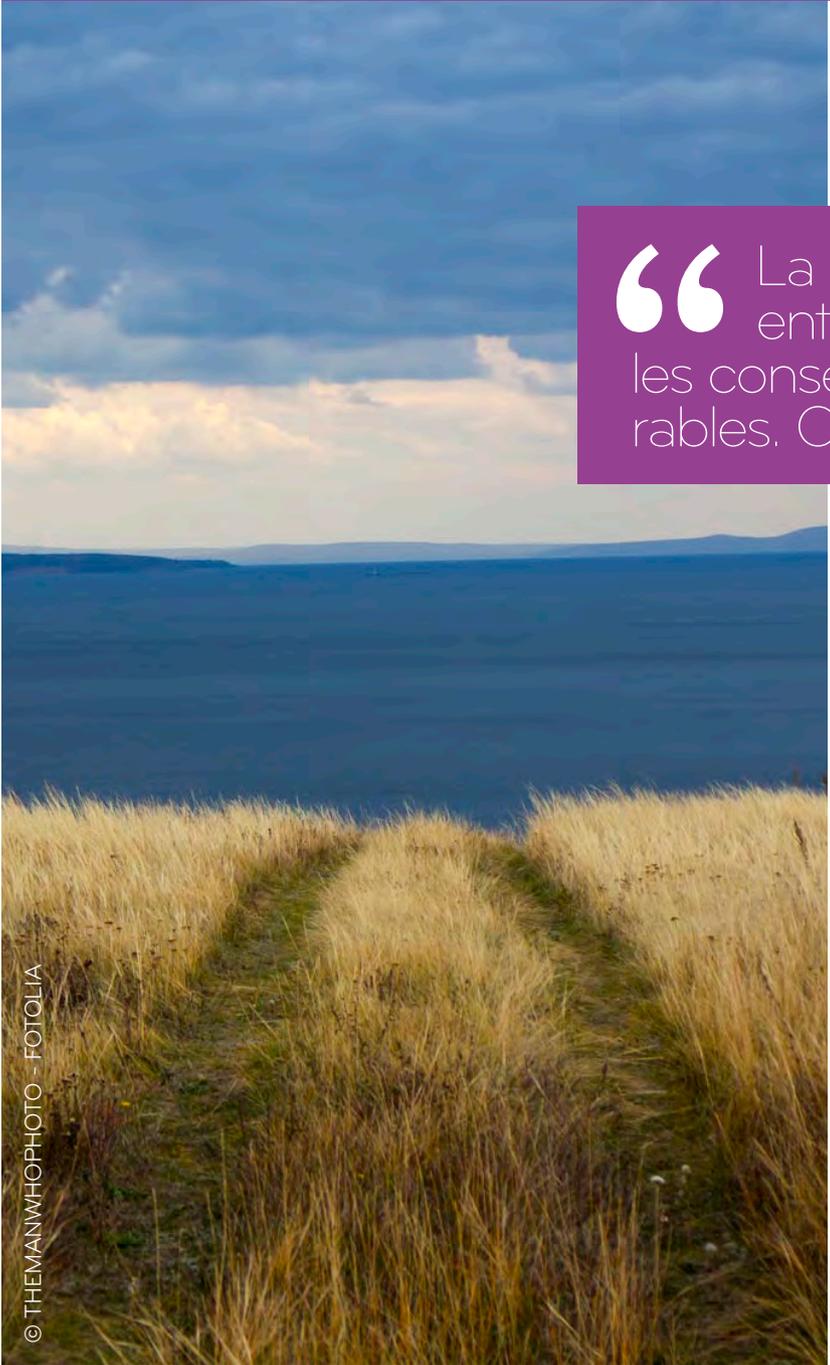
### L'autre face du problème

« Concrètement, nous n'intervenons plus en faveur d'un groupe défini, mais nous nous demandons quels mécanismes agissent sur l'inégalité, et quel rôle nous jouons là-dedans. La question n'est donc plus de savoir pourquoi les Marocaines ne trouvent pas leur place sur le marché du travail, mais en quoi nous favorisons leur exclusion. La pensée intersectionnelle ne met pas uniquement cet isolement en exergue, mais aussi l'autre face du problème : les privilèges de certains qui favorisent l'inégalité. C'est une approche difficile car il faut parfois remettre ses privilèges en cause, mais elle mène à des solutions bien différentes. Les gens ne sont pas demandeurs de lunchs interculturels, ils veulent accéder au marché du travail. Nous imaginons souvent que celui qui a essuyé des échecs l'a mérité, alors que c'est probablement dû au hasard. Les exclus ne se retrouvent pas dans cette situation parce qu'ils n'ont pas su saisir leur chance. » Pour le dire avec les mots du développement : les pays pauvres ne doivent pas leur situation qu'à la corruption.



### exercice 2: trouver les portes d'entrée

Celui qui veut aller au cœur du problème doit en trouver les portes d'accès, révéler ce que l'on a à dire. Quelles situations d'inégalité suis-je en train de favoriser ? Quel est le problème que j'essaie de résoudre précisément ? Les mécanismes d'inclusion et d'exclusion sont universels et applicables dans les petits et grands processus décisionnels. Que considère-t-on comme pertinent dans la newsletter interne d'une organisation ? Faut-il parler uniquement des communions ou mentionner aussi l'Aïd et les Bar Mitsvahs ? Parlera-t-on aussi de la femme de ménage ? Qu'en est-il d'une démographie sociale pour définir le personnel ?



“ La pensée intersectionnelle est une entreprise de longue haleine et dont les conséquences sont difficilement mesurables. C'est là le problème.

## Une politique défailante

La pensée intersectionnelle part d'une approche double : déceler les mécanismes multiples d'exclusion et d'autorité, et remettre ensuite en question les points d'accès à ces problèmes. On n'exempte personne de ses responsabilités, insiste Scheepers, mais on les redistribue de manière plus équitable. « Les mouvements pour l'égalité des chances attribuent tout le problème au groupe cible. Et vu que la politique s'inscrit elle aussi totalement dans cette logique, rien ne bouge. Les fondamentaux restent inchangés. »

## Plus de souffle, moins de chiffres

Bien que la pensée intersectionnelle ait des bases solides, elle ne trouve pour l'instant écho que dans de petites organisations (voir p. 42). Selon Scheepers,

cette mise en œuvre limitée est due à la mauvaise prévisibilité de ses effets. « La pensée intersectionnelle est une approche de longue haleine, aux conséquences difficilement prévisibles. C'est là le problème. Un projet mesure son succès au nombre de formations, de jeunes touchés, etc. Avec la pensée intersectionnelle, les conséquences font tache d'encre, tel un réseau croissant de personnes qui voient les choses différemment et qui sont de plus en plus nombreuses dans la société. Notre travail ne doit pas avoir de prétention politique. Ce n'est pas notre travail, il y a des fonctionnaires pour cela. Les adeptes de la pensée intersectionnelle s'opposent au néolibéralisme et à l'individualisme. Le "faire autrement" est bien plus attirant : les conséquences sont nettement plus visibles au niveau individuel que les statistiques. »



© LPICTURES - FOTOLIA



Sarah Scheepers

## Une nouvelle vision

C'est en pratiquant la pensée intersectionnelle qu'on apprend à en maîtriser les finesses (voir p. 38 et 40). Celui qui l'a compris ne peut plus s'en passer. Une fois "illuminé", il faut aussi être prêt à mener une politique différente. On n'arrive à rien en restant englué dans la routine.

Sarah Scheepers: « Un partisan de la pensée intersectionnelle réfléchit profondément à son rôle et sa position, qui déterminent ce qu'il considère "normal", et prend ainsi conscience qu'il n'est pas lui-même la norme. Il est donc important

de mener une politique non pas pour le groupe, mais avec lui. C'est également en travaillant avec des organisations partenaires qui ont une vision différente des choses que l'on pourra affiner nos choix. »

SYLVIE WALRAEVENS

***Vous connaissez un outil intéressant dans un contexte de développement ? Faites-le nous savoir !***

## au travail!

Il n'y a pas de modèle ou de plan de pensée intersectionnelle. On peut très bien rassembler ses propres représentations pour se mettre au travail à sa manière.

L'ASBL Ella a rédigé un manuel pour les professionnels qui souhaitent intégrer l'intersectionnalité ou la pensée intersectionnelle dans leur organisation. Vous pouvez le télécharger librement.

Ella dispense également des formations pour aider les organisations à mettre en place une méthode aussi complète que possible. Infos (dates à déterminer)

**Vous trouverez un peu d'inspiration auprès des organisations suivantes:**

**Ella** : centre de connaissances pour le genre, l'ethnicité et la classe sociale

**Merhaba** : un petit acteur sur la scène LGBT qui aborde la diversité sexuelle et l'ethnicité

**Flora** : acteur dans le secteur du genre et de la pauvreté



© B201735 - FOTOLIA

parole  
d'experts

## Fanny Matheusen

*Fanny Matheusen est liée depuis des années au CIMIC, le centre d'expertise de management interculturel. Elle y débuta comme accompagnatrice de module et de processus, avant d'y devenir chercheuse (recherches axées sur la pratique en matière de compétences interculturelles, des recherches d'évaluation auprès d'ONG et de services administratifs, recherches en gestion de projet en matière de santé auprès de minorités ethnoculturelles à Malines). Aujourd'hui, Fanny Matheusen est organisatrice et enseignante au sein du troisième cycle d'Assistance et de Médiation interculturelle du CIMIC. En tant qu'enseignante, elle est aussi liée à Thomas More Antwerpen, section Psychologie appliquée.*

## C'est avec du Courage que nous avancerons

**L'**Europe – mais aussi de nombreux autres endroits dans le monde, ne l'oublions pas – vit sous la terreur d'attaques d'une violence brutale et touchant des victimes impuissantes. Sommes-nous en guerre? S'agit-il de la Troisième Guerre mondiale? Nous devons en tout cas adopter un *Patriot Act* et accepter des annonces de niveaux de menace, la fermeture de frontières et la proclamation d'un état d'urgence. Faire donc tout pour créer un sentiment



“Dans une guerre, il y a toujours un *nous* et un *eux*, les bons et les méchants, les coupables et les victimes, et des valeurs qui triomphent sur la barbarie.”

de sécurité, qui alimente en même temps la peur et renforce l'image de l'ennemi. Car dans une guerre, il y a toujours un “nous” et un “eux”, les bons et les méchants, les coupables et les victimes, et des valeurs qui triomphent sur la barbarie.

Mais j'entends aussi une autre voix, qui explique les actes posés par les auteurs. Elle s'éloigne de l'idée qu'il s'agit de loups solitaires mentalement dérangés pour rappeler que ce sont aussi des criminels bien payés, et qu'il faut peut-être y voir le symptôme d'un malaise dans la société. Cette voix suscite en tout cas d'autres sentiments que la simple peur : elle appelle aussi à l'empathie et invite à l'autocritique. Car si ce sont des dérangés mentaux qui font cela, peut-être n'investissons-nous pas assez dans le traitement des traumatismes et dans un accueil

adapté de ceux qui fuient leur pays. Si ce sont des criminels, peut-être y a-t-il du travail légal à leur trouver, ou y a-t-il de la discrimination sur notre marché du travail ? Si ce sont des cris de détresse, comment pouvons-nous travailler à mieux les entendre dans notre société, ici, en Belgique ? Ces questions invitent à adopter des perspectives plurielles. Mais cela demande du courage.

*Courage* vient du latin *cor*, qui signifie *cœur*. Si on regarde ce qui se passe dans le monde avec le cœur, on se pose d'autres questions et on développe d'autres idées et solutions, peut-être pas très populaires, qui ne règlent pas tout directement et qu'on ne peut pas prendre de manière unilatérale. Mais j'appelle tout le monde, y compris nos politiciens, à faire preuve de plus de courage ces temps-ci. Dans le livre *Kairos*, j'ai appris



la différence que durant l'Antiquité, les Grecs faisaient entre *oikos* et *polis*. Les mesures prises dans la société en matière d'*oikos*, qui a donné notre mot *économie*, portaient sur la pensée à court terme de tous les jours, la mesure et l'évaluation de ce qui est nécessaire ici et maintenant. Le terme *polis*, l'ancêtre étymologique de *politique*, concernait lui, les grands rêves, idées grandioses et autres utopies. Dans la politique menée aujourd'hui, je retrouve peu de *polis* et beaucoup d'*oikos*. En fonction des élections qui approchent, des mesures sont prises à chaud, qui ne sont parfois même pas de nouvelles mesures mais une confirmation de l'ordre établi, du ménage en place.

Notre époque ne demande-t-elle pas d'oser penser plus loin et regarder ce qui est nécessaire sur le long terme, oser réfléchir à un rêve d'une société vers

laquelle nous voulons aller? Il faut du *Courage*, de la part d'un politicien, d'un prestataire de service, d'un enseignant, de chacun d'entre nous. Dans nos mots et nos actions, toujours garder en tête ce rêve d'une société écoresponsable et juste. Ce n'est possible qu'en osant écouter les différentes voix de cette société, en apprenant à développer avec empathie une vision plurielle et en ne faisant que ce qui est juste et bon, oubliant les conventions s'il le faut. Avec du *Courage*, on crée un vivre ensemble, c'est-à-dire, selon Hannah Arendt, qui a vécu elle-même dans une société totalitaire, une communauté qui, serait marquée par la pluralité et le droit de pouvoir être différent des autres.

Quelques exemples issus de l'actualité qui sont, pour moi, des preuves de *Courage*:



“*Courage* vient du latin *cor* (cœur). Si on regarde le monde avec le cœur, on se pose d'autres questions et on développe d'autres solutions, qui ne règlent pas tout directement et qu'on ne peut pas prendre de manière unilatérale.”

– Angela Merkel, qui continue à dire ‘*wir schaffen das*’ (nous le faisons) et tente de rallier par tous les moyens toute une bande de dirigeants de pays/collègues à sa cause, bénéficie de moins en moins de soutien, même dans son propre pays, mais récolte des éloges aux forums des droits de l'homme, à l'international, auprès de son propre peuple.

– Dans le *moslimkrant* (journal musulman), on peut lire un billet de Marlijn De Jager, membre d'une organisation juive qui sympathise avec le musulman Abou JahJah, considéré comme radical. Loin de la pensée nous/eux, elle énonce ce qu'elle trouve vrai et juste dans ses paroles. Loin de la pensée nous/eux, le journal musulman publie aussi ce billet.

– Adil Marrakchi, 34 ans, se prononce également dans la campagne « *Je suis Flamand, je peux aussi être fier ?* » du *Minderhedenforum* (forum des minorités):

« *Les réactions suite à l'accident de ce jeune de Genk ont infligé des blessures profondes. Trop de gens pensent toujours en termes de nous et eux, mais nous sommes tous Flamands, que nous le voulions ou non. Nous vivons une nouvelle époque, et nous ne pourrons avancer qu'en sortant de cette logique nous/eux.* »

– Des femmes ont brûlé les burqas que Daesch leur avait obligé de porter après la libération de leur village, Al-Kaleji (voir la vidéo).

– Les messages d'amour et d'espoir à la suite des attaques en Allemagne (voir la vidéo).

Je vous invite à faire, vous aussi, preuve de *Courage* au quotidien. Vous voulez en savoir plus? Dans mon livre “*Mijn held is een hulpverlener*” je parle aussi de *Courage* et de CŒUR.

# n'GO

**E-zine bimestriel**  
édité par **Echos Communication**

Rue Coleau, 30 - 1410  
Waterloo - Belgique  
+32(0)2 387 53 55

**Éditeur responsable**  
Miguel de Clerck

**Rédacteur en chef**  
Sylvie Walraevens

**Journalistes**  
Pierre Biélande  
Céline Préaux  
Sylvie Walraevens

**Création de la maquette**  
Bertrand Grousset

**Metteur en page**  
Thierry Fafchamps

**Traduction**  
Bruno Brunetta

**Relecture**  
Alain Préaux, Alice Coyette

**Réalisé avec le soutien de :**

LA COOPÉRATION  
BELGE AU DÉVELOPPEMENT 

Institute of NeuroCognitivism  
SHARPEN UP YOUR PROFESSIONAL SKILLS 

**Abonnez-vous gratuitement  
au magazine en cliquant ici**

Retrouvez Echos Communication sur Internet  
[www.echoscommunication.org](http://www.echoscommunication.org)

## Midi-débat

### *Santé et environnement : des causes communes, des ONG clivées*

"Les liens entre la santé et l'environnement se trouvent au cœur de nombreuses discussions, au point de se profiler, pour certains, comme le motif d'un combat unique, à mener de front et d'urgence par des forces jusque-là restées isolées mais devant œuvrer à la coalition au nom du bien commun. Les ONG de la santé et celles de la protection de l'environnement sont-elles prêtes à travailler main dans la main pour faire face à ces défis communs ? Quels modes de collaboration faudrait-il envisager ? Une coopération intersectorielle est-elle par ailleurs réel-

lement impérative ou de telles alliances seraient-elles opportunistes et, dès lors, illégitimes ?"

Venez débattre avec nous de ces questions qui passionnent le secteur de la solidarité autant qu'elles le divisent !

- **Date** : 24 novembre 2016, 12h-14h
- **Lieu** : Médecins du Monde, Rue Botanique 75, 1210 Saint-Josse-ten-Noode
- **Inscription et informations** : contactez [sylvie.walraevens@echoscommunication.org](mailto:sylvie.walraevens@echoscommunication.org)



## Save the date! Festival Youmanity

**Le 17 décembre 2016**

Notre festival veut célébrer les citoyennetés inspirantes. Et ce en mettant en lumière au Nord et au Sud, des parcours d'engagements de femmes et d'hommes qui à leur échelle contribuent à dessiner la société en devenir. Un événement ludique et festif pour s'inspirer, se ressourcer et apporter son grain de sel.

Vos propositions de contributions sont les bienvenues !

- **Organisateur** : Echos Communication ONG
- **Date** : Samedi 17 décembre 2016, 16h forum citoyen – 20h apéro-concert
- **Lieu** : Ferme du Biereau, Louvain-la-Neuve : <http://fermedubiereau.be/accueil>
- **Inscription et informations** : Contactez [wivine.hynderick@echoscommunication.org](mailto:wivine.hynderick@echoscommunication.org)

